Jean Benoist, *Hindouismes créoles. Mascareignes, Antilles*

Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1998, 302 p., bibl., index, ill., ph.

Gilles Tarabout

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8080>

DOI : 10.4000/lhomme.8080

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 265-266

ISBN : 2-7132-1404-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gilles Tarabout, « Jean Benoist, *Hindouismes créoles. Mascareignes, Antilles* », *L'Homme* [En ligne], 161 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 06 juin 2007, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8080> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.8080>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean Benoist, *Hindouismes créoles. Mascareignes, Antilles*

Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1998, 302 p., bibl., index, ill., ph.

Gilles Tarabout

- 1 JEAN BENOIST propose ici une double réflexion : l'une sur les formes qu'a pu prendre l'hindouisme dans son adaptation aux sociétés créoles à la suite de l'engagement de travailleurs indiens dans les plantations de canne à sucre des Mascareignes ou des Antilles au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle ; l'autre sur la dynamique religieuse de ces sociétés elles-mêmes, en particulier dans ses développements récents.
- 2 Ces deux réflexions sont menées simultanément, en combinant ethnographie et comparatisme. Les matériaux proviennent surtout de la Réunion et sont complétés par des observations effectuées en Martinique et à l'île Maurice. Exposés de façon précise, toujours éclairants, ils concernent aussi bien les cultes ordinaires que les rites votifs, les fêtes et le panthéon. L'ensemble est rapporté aux faits indiens, en particulier à ceux du pays tamoul d'où provenaient, à la Réunion, la majorité des travailleurs sous contrat. L'auteur prend soin de ne comparer que ce qui peut l'être et évite, à juste titre, de mettre en parallèle ce qu'il observe avec les formes savantes et orthodoxes de l'hindouisme. En restant à un niveau « populaire », il met en évidence non pas une prétendue « dégradation » des cultes hindous causée par l'émigration et la coupure d'avec le pays d'origine, comme certains acteurs peuvent l'affirmer à la Réunion même, mais au contraire de remarquables continuités. En plus d'un siècle, les évolutions des cultes de part et d'autre de l'océan Indien et leur confrontation, dans les îles, à une réalité sociale bien différente n'ont guère entamé un certain nombre de schèmes fondamentaux, que ce soit dans les rites, les représentations ou l'organisation des cultes. L'ethnologue travaillant en Inde du Sud se sent, à lire ces évocations, en terrain familier.
- 3 L'ouvrage de Jean Benoist est cependant de plus grande portée. Les cultes étudiés mettent en jeu des mécanismes récurrents – la promesse, l'épreuve, le sacrifice – afin de contrer le malheur, favoriser la réussite, assurer la santé. Ils relèvent de ce que

l'auteur, reprenant une expression proposée par David G. Mandelbaum au milieu des années 1960 à propos de l'Inde, appelle le « complexe pragmatique » de la religion. Cette dimension de l'expérience religieuse a favorisé l'extension de ces cultes hors des milieux d'origine indienne. De ce fait, le patient s'inscrit dans une familiarité croissante avec les représentations qui sous-tendent les rites, et dans un groupe de pratiquants réunis autour d'une ou plusieurs « chapelles » hindoues, groupe qui transcende en partie les identités sociales habituelles. Les cultes indiens participent alors directement, par le « réseau de soins et de promesses » (p. 239) qu'ils instaurent, à l'élaboration de la créolité : « l'entrelacs maladie/religion est l'un des lieux les plus actifs de la mise en rapport des groupes sociaux ou ethniques, et de leurs interpénétrations culturelles au sein de l'espace créole » (p. 207).

- 4 C'est dans la tension créée par cette réalité double des cultes indiens – fidélité aux cultes populaires ancestraux, participation au développement de la créolité – qu'il faut comprendre les évolutions en cours. Dans le milieu indien, le maintien des cultes anciens entre en conflit avec le recours de plus en plus fréquent, par une élite urbaine, aux formes jugées « pures » de l'hindouisme, c'est-à-dire dépourvues de sacrifices animaux et recourant à des officiants brahmanes. En faisant venir ces derniers de l'Inde pour accomplir les cultes dans les principaux temples de la Réunion, l'élite indienne tend à prôner une religiosité plus « respectable ». Ce mouvement s'accompagne de l'affirmation d'une identité proprement indienne (même si la société de l'Inde est ressentie comme tout à fait étrangère) par le biais d'associations culturelles valorisant ce qui est présenté comme la culture classique de l'Inde. Cela conduit à une réforme partielle des cultes traditionnels, ou du moins au désaveu public des formes sanglantes propres à ceux-ci – car la pratique privée, notamment les cultes rendus aux divinités de famille, résiste à ce type de « purification ».
- 5 Paradoxalement, face à cette modernité indienne, les rituels thérapeutiques d'origine hindoue demeurent vivaces et se répandent dans certains milieux non indiens, ceux qui sont pauvres et déshérités et pour lesquels ces cultes apparaissent comme une source de pouvoirs permettant d'affronter les difficultés quotidiennes : « à partir de la mémoire de l'Inde et des pratiques populaires locales, se développe un mouvement qui peut sembler la suite urbaine de l'hindouisme des anciens temples de plantation, la contrepartie populaire des cultes épurés des élites urbaines. Ouvert à tous, insérant en lui les apports d'autres cultes [...] il esquisse en fait dans une certaine continuité avec le temps de la plantation un de ces “nouveaux mouvements religieux” que notre temps fait émerger de ses incertitudes » (p. 279).
- 6 Les thèmes abordés dépassent ainsi largement la question particulière de l'hindouisme pour offrir une réflexion plus générale sur les processus d'acculturation dans la société créole et sur les rapports entre hiérarchie sociale, rituels thérapeutiques et religion. L'ouvrage, écrit de façon très claire et vivante, suggère au lecteur nombre de pistes pour mieux comprendre les dynamiques actuelles des expériences religieuses dans le monde (y compris en Inde même).
- 7 Quelques remarques de détail. Il n'était pas dans le propos du livre d'examiner les cultes non indiens. Mais dès lors que l'expérience et le traitement religieux du malheur et de la maladie sont, avec raison, mis au cœur des processus d'acculturation, l'absence de toute présentation, même rapide, d'autres pratiques populaires susceptibles de les prendre également en charge (cultes malgaches à la Réunion, quimbois aux Antilles) prive le lecteur d'un élément d'appréciation important, tant en ce qui concerne la place

des cultes indiens dans l'économie générale du « complexe pragmatique » de la religion que les modalités de la créolisation elle-même. Par ailleurs, la bibliographie, globalement très étoffée et à jour, présente quelques oublis ponctuels : l'ethnographie des cultes indiens dans les Antilles publiée par Max Sulty et Jocelyn Nagapin¹ n'est pas mentionnée, pas plus que ne le sont, pour le pays tamoul, plusieurs descriptions détaillées des fêtes célébrées pour le dieu Murukan, ou de marches sur le feu dont les équivalents à la Réunion font pourtant l'objet d'une attention particulière de la part de l'auteur. Enfin, plusieurs erreurs de détail affectent la traduction des mots tamouls.

- 8 Ces réserves minimales n'entament en rien l'excellence de l'ouvrage. Sans aucun doute la meilleure synthèse actuelle sur les cultes indiens à la Réunion et sur la dynamique de leur évolution dans les sociétés créoles en général, ce livre constitue aussi un très bel outil de réflexion sur les rapports entre rites thérapeutiques et acculturation.

NOTES

1. Max Sulty & Jocelyn Nagapin, *La Migration de l'hindouisme vers les Antilles, au XIX^e siècle, après l'abolition de l'esclavage*. Chez les auteurs, 1989.

AUTEUR

GILLES TARABOUT

CNRS-EHESS, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud, Paris.